

9. Intégration et Cie

Pour désigner ce qui se passe lorsque deux groupes culturellement différents entrent en contact, et notamment lorsqu'un groupe dominé est amené à vivre au sein d'une société dominante, on emploie différents termes, souvent confondus ou mis en concurrence, alors qu'ils désignent des aspects différents de la réalité.

Assimilation

C'est le terme le plus ancien. Comme son nom l'indique, il met l'accent sur la perspective, pour les nouveaux venus, de devenir *semblables*, de perdre leur différence pour se fondre dans la société d'accueil.

Michèle Tribalat, qui a étudié la manière dont les descendants d'immigrés en métropole finissent par « faire France », la définit ainsi : « c'est le processus social se traduisant par des ajustements de comportements manifestant l'intégration, par les populations étrangères ou d'origine étrangère, des principes fondateurs de la nation et des usages de la société d'accueil. Sa sphère privilégiée est la sphère culturelle, au sens large. Ce processus conduit à l'abandon (progressif) de spécificités par trop contradictoires à ces principes et usages, à la convergence des comportements sur des domaines importants, à la construction d'un lien national et à des mélanges de populations, puissant facteur de résolution des différences ».

Le thème de l'assimilation était omniprésent dans la vision colonialiste « à la

française » : si on envahissait et dominait les pays du sud, c'était, disait-on, pour favoriser l'évolution des « indigènes » vers la culture occidentale et républicaine. Il en est résulté, aujourd'hui, un fort discrédit, et le terme d'assimilation n'est plus guère utilisé que comme repoussoir, par opposition aux autres concepts dont nous allons parler plus loin. On lui reproche de nier toute valeur aux cultures dominées et de refuser tout droit à la différence.

C'est peut-être regrettable, car nous avons besoin de ce concept pour désigner à la fois des processus tout à fait réels, abondamment

décrits par les sociologues et les historiens, et des désirs ou des projets parfois exprimés très clairement par les minoritaires, en particulier pour leurs enfants.

On peut d'ailleurs noter que l'assimilation n'implique pas une disparition de toutes les différences, mais seulement de celles qui s'imposeraient aux individus en raison de leur origine, et uniquement dans les domaines les plus fondamentaux ; et d'autre part qu'elle n'est pas incompatible avec des transferts culturels, plus discrets, en sens inverse.

La politique française d'intégration

Par ce processus, il s'agit de susciter la participation active à la société nationale d'éléments variés et différents, tout en acceptant la subsistance de spécificités culturelles, sociales et morales et en tenant pour vrai que l'ensemble s'enrichit de cette variété, de cette complexité. Sans nier les différences, en sachant les prendre en compte sans les exalter, c'est sur les ressemblances et les convergences qu'une politique d'intégration met l'accent afin, dans l'égalité des droits et des obligations, de rendre solidaires les différentes composantes ethniques et culturelles de notre société et de donner à chacun, quelle que soit son origine, la possibilité de vivre de cette société dont il a accepté les règles et dont il devient un élément constituant.

L'intégration suppose que l'étranger se joigne à la communauté nationale dans l'égalité des droits et des devoirs. L'étranger conserve ses particularismes mais aucun n'entre en considération pour l'exercice de ses droits et pour l'accomplissement de ses obligations.

Haut Conseil à l'Intégration, L'intégration à la française, p 34, 21

Acculturation

Le terme *acculturation*, dans le discours courant, est parfois employé dans le même sens que assimilation, aujourd'hui trop discrédité. Mais dans le discours scientifique, il désigne, de manière plus large, l'ensemble des processus qui se déroulent au contact entre les cultures. Le préfixe « a- » n'est pas péjoratif ni privatif, puisqu'il provient du latin « ad- » qui signifie mouvement de rapprochement).

On peut par exemple retenir la définition suivante : « l'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux et l'un ou des deux groupes ».

Notons que cette acculturation ne se traduit pas nécessairement par un rapprochement entre les cultures : Georges Devereux a ainsi décrit une *acculturation antagoniste*, qui conduit au contraire chaque culture à chercher à creuser l'écart pour maintenir sa spécificité vis-à-vis du groupe voisin.

Insertion

Les deux concepts d'assimilation et d'acculturation mettent uniquement l'accent sur la dimension culturelle des situations de contact entre groupes majoritaires et minoritaires. On court ainsi

le risque de minimiser les aspects beaucoup plus concrets, institutionnels et politiques de la question. Une approche culturelle a aussi l'inconvénient de diluer les responsabilités : ce serait à chaque individu minoritaire de faire l'effort de s'assimiler, ou éventuellement à chaque individu majoritaire de s'ouvrir à une acculturation plus équilibrée. Mais rien ne peut être dit de la responsabilité des décideurs politiques ou économiques, par exemple.

C'est pourquoi, dans les années 1970-80 a émergé la notion d'*insertion*. Il ne s'agit pas ici d'un concept scientifique, mais d'un enjeu politique : on se préoccupe de savoir si les membres d'un groupe minoritaire peuvent trouver leur place, très concrètement, dans le fonctionnement de la collectivité. L'insertion, idée en elle-même assez vague, se décline nécessairement en enjeux très concrets : insertion économique, insertion dans le logement, insertion sociale, etc. On débouche ici sur des perspectives précises d'action publique : lutte contre les discriminations, politiques d'accès aux droits, dispositifs de formation ou d'accompagnement, attribution d'un revenu minimum, etc.

Intégration

Mais le terme qui a finalement occupé la place principale dans le discours politique à la fin du 20^{ème} siècle est celui d'*intégration*.

Il s'agit à nouveau, à l'origine, d'un concept sociologique, qui se focalise cette fois sur le lien entre l'individu et son groupe. L'intégration est avant tout une réalité subjective : je me sens d'autant plus intégré que j'éprouve fortement mon appartenance au groupe. Comme l'a montré Durkheim en prenant comme indice les taux de suicide, une intégration trop faible est source de difficulté pour l'individu, mais une intégration trop forte également, car elle nie la liberté personnelle.

Dans le domaine politique, le choix du terme intégration relève surtout du compromis, de la volonté d'adopter une approche équilibrée entre vision assimilationniste (qui demanderait aux minorités de se « fondre dans le paysage » et vision communautariste (qui accepterait de concevoir la nation comme une simple juxtaposition sur le même territoire de groupes culturels différents).

Bibliographie

M. Boucher, *Les théories de l'intégration*, L'Harmattan, 2000

G. Devereux, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, 1972

E. Durkheim, *Le suicide*, PUF

Haut Conseil à l'Intégration, *L'intégration à la française*, UGE, 1993

18. Écrire pour communiquer

L'apprentissage de l'écrit est souvent marqué par une vision doublement réductrice : on parle de lecture beaucoup plus que d'écriture, et on fait comme si l'enjeu essentiel se situait entre l'individu et la feuille de papier. Et si c'était prendre le problème à l'envers ?

C'est que la vision dominante du langage est largement *individualiste* : La capacité de lire et d'écrire est posée comme une compétence de l'individu isolé, et le problème qui conduit à une carence en la matière est lui aussi décrit à l'échelle individuelle. Le langage est un outil logé quelque part « dans la tête », qui parfois manque ou tombe en panne, et qu'on s'emploie à réparer.

Une vision autistique du langage

Cette vision se traduit dans la manière dont vont être structurés les apprentissages dans les actions de « lutte contre l'illettrisme » : dans la plupart des cas, l'apprenant est seul face au crayon et au papier

(ou à l'écran et au clavier), les messages qu'il est amené à coder ou décoder n'ont aucun enjeu social réel et ne sont que les supports d'exercices individuels gratuits. On pourrait dire que nous avons affaire à une mise en scène *autistique* de l'activité langagière : on parle à un objet, au mieux on se parle à soi, mais on ne sort pas de sa bulle individuelle. Cette situation de solitude face à la page blanche ne manque certes pas de grandeur et de prestige : c'est celle de l'écrivain, c'est-à-dire de celui qui a atteint les plus hauts degrés dans la maîtrise de l'écrit. Alors, sans doute, une telle expérience ascétique du « langage sans autrui » peut être porteuse d'effets beaux et puissants.

Mais lorsqu'il s'agit de personnes qui s'efforcent de faire leurs premiers pas dans la maîtrise de l'écrit, il semble aller de soi qu'on ne pourra réussir que si, au contraire, on approche l'écrit dans toute son épaisseur humaine. Car qu'est-ce que le langage (et peu importe ici qu'il soit oral ou écrit) ? C'est d'abord une expérience *d'échange* avec les autres et *d'action commune*. C'est ensuite le support essentiel de la construction de notre

identité sociale et personnelle. Ce n'est que portée par d'aussi puissants enjeux que la personne jusqu'ici restée à l'écart de l'écrit pourra y accéder.

Apprendre à lire en écrivant

Cela implique concrètement un premier renversement : *commencer par l'écriture*, et non par la lecture.

La raison principale est que cela permet de situer d'emblée *les apprenants au centre et à la source* du dispositif pédagogique : *ils ont quelque chose à dire*, et c'est de là que tout part. Ils ne sont pas réduits à la position de *demandeurs*, venant frapper humblement à la porte d'une culture qui jusque là se refuse à eux : il sont aussi *offreurs* d'une expérience et d'une capacité de la partager.

Cela veut dire aussi qu'on reconnaît et qu'on valorise le fait qu'ils ne partent pas de zéro : ils connaissent déjà des mots, des structures de phrase. Plutôt que de partir des mots des autres, on peut les inviter à partir des leurs, et à les enrichir peu à peu.

Bibliographie

Sapphire, *Push*, Eds de l'Olivier, 1996

N. Ferrand, *L'atelier ECLER : entrer dans l'écrit en écrivant*, in *illettrisme, de l'enjeu social à l'enjeu citoyen*, p 237-247

D. Fily, *L'écriture d'abord, la lecture ensuite*, Syros Alternative, 1990

J. Fijalkow, *Entrer dans l'écrit*, Magnard, 1993

Bien sûr, il ne s'agit pas d'opposer l'écriture à la lecture : le besoin de lire viendra forcément très vite, pour relire ses propres productions, prendre connaissance de celles des autres ou pour trouver des informations utiles.

Écrire pour de vrai

Deuxième idée clef : écrire non pas des exercices « inutiles », dont la seule fonction est de permettre la découverte des mécanismes de la langue, mais de « vrais textes ». On n'entend pas par là, bien sûr, un quelconque niveau d'exigence sur la longueur ou la qualité littéraire des productions : un « vrai texte » peut faire deux lignes et être « bourré de fautes ». Ce qui compte, c'est que ce soit un acte de communication : il exprime quelque chose que la personne a à dire, et il est destiné à être lu.

Cette approche implique aussi une certaine mise à distance des travaux centrés sur la production écrite « utile », dans un sens purement instrumental : par exemple, savoir remplir

un formulaire administratif ou une lettre de demande d'emploi. Ces écrits-là ont le défaut d'être trop dominés par le destinataire : il faut avant tout se conformer à ses exigences. Certes, il faut bien apprendre aussi à maîtriser ces situations-là, mais pourquoi commencer par elles ? Il est certainement plus motivant, au départ, d'écrire à partir de soi (que ce soit individuel ou collectif), en prenant simplement garde que les autres puissent le recevoir.

Écrire ce qu'on a à dire

Les situations d'écriture que l'on peut construire à partir de là sont très diverses :

- l'émetteur peut être un individu ou un petit groupe (à condition qu'il soit réuni par une même intention de communiquer, et non artificiellement) ; parfois, la situation d'émission peut être plus complexe, par exemple prendre la forme d'un dialogue ou d'une interview (comme

dans le journal France-Tentiaire, voir fiche 25) ;

- le destinataire de l'écrit peut être simplement le formateur, mais qui se situera ici comme lecteur, et non comme correcteur (sans doute devra-t-il souvent « fermer les yeux » sur les incorrections grammaticales, pour privilégier avant tout la situation d'échange). L'écrit peut aussi être adressé au groupe, et faire l'objet d'une lecture publique. Les situations de correspondance, d'individu à individu ou de groupe à groupe, sont également pleines de ressources.

- Le contenu des écrits doit évidemment venir autant que possible de l'initiative des apprenants eux-mêmes. Lorsque des suggestions seront nécessaires, on encouragera tout ce qui permettra de mettre en valeur les savoirs et les expériences propres des personnes et des groupes. L'essentiel, surtout, c'est que ce soit vrai.

Exemple : le journal de Precious

Nous prendrons pour une fois une illustration imaginaire : dans son roman *Push*, Sapphire raconte comment Precious Jones, une jeune Noire Américaine de 16 ans, apprend à écrire.

Le support pédagogique principal utilisé dans l'école expérimentale où elle est accueillie (celui en tout cas dont on parle le plus dans le récit) est le *journal* : un simple cahier dans lequel l'apprenant doit écrire chaque jour - ce qu'il veut, mais obligatoirement. Puis ce cahier passe entre les mains de l'enseignante, qui répond. Se noue ainsi une sorte de correspondance, assez laborieuse au début, mais qui peu à peu prend vie. Nous ne sommes plus dans la solitude de l'exercice papier-crayon mais dans le lien (jusqu'au moment où Precious choisira de ne plus montrer son journal à sa prof, parce qu'elle veut commencer à y écrire des choses qu'elle pense ne pouvoir partager avec personne). C'est à la fois une expérience de l'écriture sociale (puisque partagée) et intime (avec les effets classiques de construction identitaire que comportent les « écritures du moi »).